

Damien-Claude Bélanger. *Prejudice and Pride: Canadian Intellectuals Confront the United States, 1891-1945*, Toronto, University of Toronto Press, 2011, 322 p.

Sylvie Lacombe

Volume 13, Number 1, Fall 2012

S'appropriier le passé des autres : les usages de l'histoire internationale au Québec avant la Révolution tranquille

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1019706ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1019706ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lacombe, S. (2012). Review of [Damien-Claude Bélanger. *Prejudice and Pride: Canadian Intellectuals Confront the United States, 1891-1945*, Toronto, University of Toronto Press, 2011, 322 p.] *Mens*, 13(1), 142-146.
<https://doi.org/10.7202/1019706ar>

risque de lui appliquer un mode d'emploi –, mais relève bien du lecteur, de sa faculté de juger. Profession de foi, certes, qui rappelle que la littérature est avant tout le domaine du possible, du peut-être, de la potentialité à venir.

— François Jardon-Gomez
Département des littératures de langue française
Université de Montréal

Damien-Claude Bélanger. *Prejudice and Pride: Canadian Intellectuals Confront the United States, 1891-1945*, Toronto, University of Toronto Press, 2011, 322 p.

Cette étude d'histoire intellectuelle procède à l'analyse du contenu thématique d'une quantité impressionnante d'écrits sur les États-Unis par des intellectuels canadiens, français comme anglais, sur plus d'un demi-siècle. De 1891 à 1945, le jugement que portent les Canadiens toutes confessions confondues sur la république voisine prend la forme d'une réflexion sur la modernité (industrialisation, urbanisation, cosmopolitisme, égalisation des conditions, etc.), car pour eux cela revient au même. S'ils sont attirés par la modernité, l'expérience américaine leur sert de modèle, et si au contraire ils la craignent, ils se font critiques, parfois virulents, des États-Unis. Pour les Canadiens anglais, plus spécifiquement, se comparer aux Américains est, encore aujourd'hui d'ailleurs, un fait ordinaire de la vie quotidienne, ce qu'atteste la fréquentation assidue de n'importe lequel de leurs médias.

La période à l'étude débute avec l'élection fédérale où la politique protectionniste de John A. Macdonald (Parti conservateur) l'emporte sur le projet de réciprocité avec les États-Unis soutenu par les libéraux de Wilfrid Laurier, et se termine avec la fin de la Deuxième Guerre mondiale, moment de naissance du Canada contemporain. Au début, la méfiance à l'égard des États-Unis est extrême, alors qu'au terme de la période, si la rupture avec l'Europe est pratiquement achevée, la volonté canadienne de se démarquer de son voisin du Sud demeure, mais avec une nouvelle orientation. Entre ces deux moments, une

idée a pourtant fait son chemin, celle voulant que la géographie – lire l'enracinement dans le continent américain – ait en définitive plus d'importance que l'histoire – lire l'insertion dans l'Empire britannique – en ce qui touche le devenir du Canada. Comme l'avait déjà montré Mary Vipond dans sa thèse de doctorat en 1974, le basculement s'est opéré au cours des années 1920 : les milieux intellectuels, artistiques, religieux et associatifs anglo-canadiens sont alors animés d'une ferveur nationaliste où l'appartenance à l'Amérique est exaltée. Durant la décennie suivante, même les plus fermes tories hésitent à se montrer ouvertement antiaméricains : l'intégration continentale est ainsi devenue une idée banale et répandue. Ne peut-on voir dans la thèse laurentienne de Creighton (1937) un chant du cygne, le dépassement apparent de l'opposition histoire / géographie où la géographie prédomine, mais seulement pour mieux réaffirmer le déterminisme historique et marquer par la bande une discontinuité radicale avec les États-Unis, et la thèse continentale ?

Quoi qu'il en soit, la plupart des critiques sévères envers la république américaine proviennent de partisans de l'Empire britannique, quand ils sont anglophones, et des nationalistes, quand ils sont francophones ; mais tous se situent plutôt à droite de l'échiquier politique. À l'opposé, les sympathisants du modèle américain campent dans l'idéologie libérale – mais restent marginaux au Québec –, et se recrutent aussi chez les socialistes anglophones après la Première Guerre mondiale.

Bélangier ouvre son étude par un portrait global des intellectuels de la période couverte, et des mouvements de leur pensée. Il identifie quatre valeurs qu'incarne l'expérience américaine à leurs yeux, qu'ils s'en désespèrent ou les louangent : le matérialisme, l'individualisme, la liberté et l'égalité ; et passe ensuite en revue divers thèmes (religion, culture, race, genre, prospérité, ordre social, syndicalisme, migration, etc.), détaillant ce que les uns et les autres en ont dit, anglophones autant que francophones, « continentalistes » autant qu'« antiaméricains ».

Le marquage de la différence entre le Canada et les États-Unis a longtemps été le ciment unificateur de la politique identitaire anglo-canadienne. Pour des partisans de l'Empire britannique, les

continentalistes ne sont que des annexionnistes déguisés, rêvant secrètement de devenir des Américains ; de fait, plusieurs d'entre eux épouseront la citoyenneté américaine, ou à défaut de le faire, s'établiront aux États-Unis, tels les Corbett, Rouilliard, et autres Wiman. Pour les continentalistes, le sentiment antiaméricain retarde l'inéluctable avènement d'une identité canadienne moderne. On le voit, si le rapport aux États-Unis renvoie bien à l'identité canadienne, le paradigme nationaliste reste inopérant pour comprendre les uns et les autres, puisque tous s'en réclament.

On n'est pas surpris d'apprendre que chez les Canadiens français, la perception de la vie religieuse américaine se confond avec la critique du protestantisme ; rien n'est en effet plus objectivement opposé à une inclination matérialiste que l'aspiration catholique. N'étonne pas non plus l'idée conservatrice que le froid nordique produit une « race » plus forte que celles des climats plus cléments, car elle était déjà diffusée par le mouvement Canada First, au lendemain de la Confédération. Mais le désordre social américain, associé tantôt à la turbulence industrielle, tantôt au taux de criminalité des grandes villes, dérive directement de la Révolution, selon les antiaméricains, et constitue plutôt un sous-produit négligeable de l'homme de la « frontière », pour les autres.

Tous les thèmes abordés ne conduisent pas au double regard contrasté : *Prejudice and Pride* repère aussi ceux où les frontières, idéologiques et linguistiques, sont totalement brouillées. Certains traits sont en effet sinon décriés par tous, du moins ne sont appréciés par personne. Il en est ainsi du traitement réservé aux Noirs et aux Indiens, qui choque ; du système politique créant un climat d'élections permanentes, qui dérange ; et du système constitutionnel de poids et contrepoids, qui ne convainc pas de son efficacité. Le découpage thématique de l'ouvrage sied certainement à son analyse de contenu, mais il masque malheureusement des cohérences d'ensemble. Plusieurs traits sont, par exemple, communs aux intellectuels anglo-canadiens anti et proaméricains : bien que par des moyens différents, les uns et les autres rêvent en effet d'une union morale de toute la race anglo-

saxonne, ce qui relativise passablement l'antiaméricanisme des premiers. Et laisse aussi deviner, sinon une communauté culturelle élargie, du moins une certaine parenté intellectuelle, absente chez les intellectuels canadiens-français.

L'analyse de Bélanger n'est pas exempte de faiblesses. Assez tôt dans la lecture, on remarque que les idées antiaméricaines sont sans cesse rapportées à autre chose qu'elles-mêmes, à un trait culturel (le fait d'être catholique), à des intérêts matériels (donnant une caution morale aux intérêts marchands et industriels, p. 209), à un « agenda caché » (l'opinion sur le multiculturalisme américain serait entièrement conditionnée par l'existence des Franco-Américains, p. 100), voire à un mythe (celui des United Empire Loyalists, p. 131), alors que les idées continentalistes ne subissent pas le même traitement, comme si elles allaient de soi, ne protégeaient aucun intérêt matériel, comme si, en somme, elles décrivaient simplement la réalité. Faut-il en conclure que le contraste entre positions antiaméricaines et continentalistes se ramène à un affrontement entre idéologie et simple lecture de la réalité? Bélanger ne va pas jusque-là, mais la tendance est pourtant en filigrane au fil des chapitres. L'historien rattache ainsi certaines idées, valeurs – la plupart du temps attribuées aux anti-américains – à des activités sociales, ou réalités empiriques, plutôt que de circonscrire, ne serait-ce que partiellement, la configuration d'ensemble d'où ces idées tirent leur sens.

Il est également agaçant de constater l'insistance de Bélanger à ramener les positions des intellectuels canadiens-français à la seule idée de la survivance, comprise dans son sens le plus étroit. En contexte canadien, cette notion implique pourtant le mariage des deux peuples fondateurs ainsi que leur égalité de droit. Mais Bélanger n'évoque que fugitivement l'idée d'une totalité englobant Canadiens français et Canadiens anglais, et n'atteste pas le fait que le jugement porté sur les États-Unis puisse en procéder. De sorte que les Canadiens français ressortent de l'exercice plus provincialistes qu'ils ne le sont. La survivance est également invoquée pour expliquer l'attitude antiféministe : l'égalité des sexes menace la survivance canadienne-française en

annihilant le rôle qu'y joue la femme (p. 109), mais l'extrait fourni – tiré d'un roman d'Adélaré Dugré – ne corrobore pas cette interprétation. Tout au plus y trouve-t-on la hiérarchie de valeurs typiquement conservatrice, présente dans maintes sociétés traditionnelles, où la femme doit rester confinée à l'espace domestique, tout en y régnant en maîtresse. Nul besoin de faire intervenir la question de la survivance ici.

En définitive, et malgré ses quelques faiblesses, l'ouvrage apporte sa pierre de taille, habilement ciselée, à l'édifice des études canadiennes, mais aussi à ceux de l'histoire intellectuelle et des relations Canada–États-Unis; il paraîtra donc, à très juste titre, incontournable à tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à la première moitié du xx^e siècle canadien. Pourtant au moment de refermer l'ouvrage, une vague déception assaillira le lecteur qui, comme moi, s'attache aux idées et aux valeurs comme à ce qui fonde l'essentiel de toute vie sociale : le sens. Car à quoi bon faire une histoire intellectuelle si c'est pour ramener les idées à un épiphénomène des intérêts matériels, des intérêts de classe et de positions dominantes?

— Sylvie Lacombe
Département de sociologie
Université Laval

Karine Cellard et Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.).
Transmission et héritages de la littérature québécoise,
Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2011,
265 p.

Issu d'un colloque tenu en 2009 qui lui-même s'inscrivait dans le cadre du projet « Postures de l'héritier dans le roman québécois contemporain » (dirigé par Martine-Emmanuelle Lapointe), le collectif *Transmission et héritages de la littérature québécoise* s'attaque à des enjeux on ne peut plus actuels dans le champ des sciences humaines. En effet, « force est de constater que la transmission des héritages, qu'ils soient familiaux, culturels ou historiques, demeure un sujet de recherche abondamment commenté » (p. 7). Le thème